

Claude-Henri Grignon

L'inclassable anarchiste de droite (1936-1939)

Ghyslain Hotte

Numéro 132, hiver 2018

Personnages méconnus et faits inédits sous le regard de jeunes historiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hotte, G. (2018). Claude-Henri Grignon : l'inclassable anarchiste de droite (1936-1939). *Cap-aux-Diamants*, (132), 8–11.

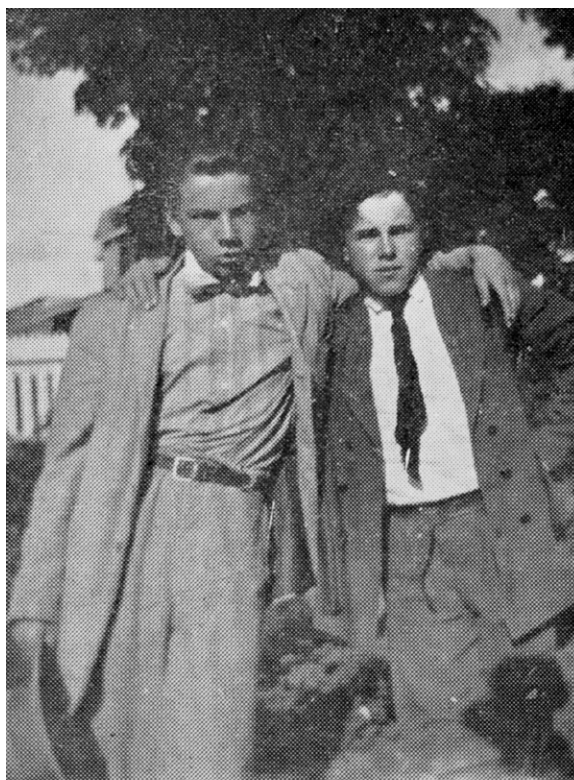
CLAUDE-HENRI GRIGNON

L'INCLASSABLE ANARCHISTE DE DROITE (1936-1939)

par Ghyslain Hotte

Depuis quelques années, les recherches en histoire des idées sur les penseurs « inclassables » de droite comme de gauche se font de plus en plus nombreuses au Québec. Ainsi, la présente étude cherche à illustrer la diversité des courants de pensée dits « minoritaires » en explorant le discours idéologique de Claude-Henri Grignon (1894-1976), auteur prolifique et pamphlétaire redoutable originaire de Sainte-Adèle dans les Laurentides. Par conséquent, ce texte se penche sur le cas particulier de Grignon – Valdombre – en qui nous voyons un anarchiste de droite. Nous nous intéressons tout spécialement aux idées fortes ainsi qu'aux notions fondamentales de l'anarcho-droitisme grignonien durant les années 1930.

Dans l'ensemble, la plupart des chercheurs qui ont étudié la pensée de Grignon l'ont généralement fait de façon superficielle. Bernard Doucet, par exemple, a soulevé son « fascisme latent », tandis que d'autres, dont Bernard Proulx, l'ont plutôt appréhendé comme un libéral marginal, un agriculturiste ou encore comme un représentant de l'idéologie de conservation. Pierre Rouxel, dans sa thèse de doctorat consacré à l'œuvre polémique de Grignon, a plutôt été interpellé par le « Moi » hypertrophié grignonien. Dans « Victor Barbeau, anarchiste de droite », l'historien des idées, Pierre Trépanier, juge quant à lui que l'étude du « Moi »



Claude-Henri Grignon (à droite) et son camarade de collègue Louis Francoeur (à gauche) en 1910, à l'âge de quinze ans, dans le jardin de la résidence familiale à Sainte-Adèle. (Claude-Henri Grignon, « Louis Francoeur, toujours vivant », *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Quatrième série, n° 11, avril-mai 1941, p. 348-415.)

anarcho-droitiste est une clé indispensable en histoire intellectuelle. En d'autres mots, l'anarcho-droitisme nous permettrait de comprendre le discours de certains penseurs énigmatiques du Québec, tels qu'Olivar Asselin (1874-1937), Jules Fournier (1884-1918), Victor Barbeau (1894-1994) et, bien entendu, Grignon.

L'anarcho-droitisme tire son origine de la littérature française. Il s'agit d'avan- tage d'une sensibilité intellectuelle par-

tagée que d'une doctrine structurée. Dans son livre sur *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, François Richard définit l'anarcho-droitisme comme une « révolte individuelle qui s'exprime au nom de principes aristocratiques et qui peut aller jusqu'au refus de toute autorité instituée. » Sans ligne de parti et dépourvue de programme, l'anarcho-droitisme regrouperait des idéologues issus d'horizons intellectuels variés, dont Léon Bloy (1846-1917), Georges Bernanos (1888-1948) et Léon Daudet (1867-1942), mais partageant tous, à divers degrés, une posture polémique analogue exprimée par le refus de la démocratie, la haine des intellectuels, la révolte constitutive, un Moi au-dessus de tout (c'est-à-dire un individualisme forcené), l'aristocratie (considéré à la fois comme un traditionalisme et un anti-égalitarisme) et, finalement, la chasse à l'absolu.

Bien que l'anarcho-droitisme soit essentiellement une sensibilité intellectuelle française, il exista également au Québec, au début du XX^e siècle, une incarnation de ce courant avec ses idées propres, ses débats propres et ses enjeux particuliers. En effet, nous pensons que l'anarcho-droitisme grignonien procéda à partir de considérations idéologiques proprement canadiennes-françaises, puisant ainsi à trois grandes sources intellectuelles : un libéralisme « rouge », voire un libertarisme, un



Claude-Henri Grignon (1894-1976), critique littéraire, romancier et pamphlétaire dans son grenier de Sainte-Adèle vers les années 1930. (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

catholicisme ultramontain et, pour finir, un anti-égalitarisme assumé, inspiré de la conception élitiste de la société qui avait été celle des nationalistes traditionalistes canadiens-français. À notre avis, l'anarcho-droitisme est le point cardinal où se croisent ces trois composantes. Nous pensons également que le parcours intellectuel quelque peu atypique de Grignon, par exemple sa formation autodidacte ou bien son incarcération quelques mois à la prison de Bordeaux en 1932, expliquerait encore une fois l'étrangeté de sa pensée. Sans compter que le répertoire très varié des écrivains anarcho-droitistes français, tels que Bloy, Daudet et Bernanos, avait séduit Grignon très jeune.

Ce texte s'appuie sur les écrits publics de Grignon. Nous avons parcouru tous les numéros des *Pamphlets de Valdombre* parus entre 1936 et 1939, que Grignon rédigea dans la jeune quarantaine et dans lesquels il signait, en ces années de crise, des critiques littéraires mordantes et des chroniques politiques qui ne manquaient pas de piquant. Nous avons également épluché tous ses romans : *Le secret de Lindbergh* (1928), *Un homme et*

son péché (1933) et *Le déserteur et autres récits de la terre* (1934).

Comme on le devine, l'anarcho-droitiste condamne la dimension collective de la démocratie parlementaire : pouvoir de la majorité, système de parti et représentation parlementaire. Chez Grignon, le refus de la démocratie s'est révélé par une vive opposition à la souveraineté populaire et à la règle majoritaire, qu'il qualifiait de véritable « horreur ». Pour lui, la démocratie parlementaire étouffait l'individu au profit de « l'autorité abâtardie du nombre. » Par exemple, au lendemain de la convention du Parti libéral du Québec de juin 1938, Grignon indiquait dans ses *Pamphlets* : « Je vous demande un peu ce que le peuple connaît de la politique et de la valeur des hommes? Si on laissait aux masses l'entière liberté du choix d'un chef, infailliblement, on élirait un hâbleur, un avaleur de sabre, un fort en gueule. »

« retours d'Europe », carriériste ou acoquiné au pouvoir en place. D'après lui, « ces parasites de la société », qu'incarneraient les intellectuels, échouaient à leur mission de guide et de maître à penser, emprisonnant plutôt le peuple dans la pensée unique. Commentant l'ouvrage *Pour nous grandir* de Victor Barbeau, Grignon soulignait en juin 1937 : « S'il y a si peu de vivants parmi le pauvre peuple canadien-français, c'est précisément parce que des [...] intellectuels n'ont pas rempli leur devoir et qu'au lieu de foncer sur les cancre et les porcs [...] ils les ont toujours épargnés. » Quelque peu jaloux du succès des autres, Grignon prenait un malin plaisir à démolir les auteurs à succès. Prenons le cas de l'historien Robert Rumilly, que Grignon taxait de « biographe en gros, ancien vendeur de corsets et de pantalons pour dames [...] ». Et le pamphlétaire d'ajouter : « M. Rumilly possède le rare



Claude-Henri Grignon devant sa maison de Sainte-Adèle près du lac Rond, possiblement durant les années 1930 (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

La haine des intellectuels anarcho-droitiste porte des coups très durs aux intellectuels diplômés ou attirés. Se dépeignant lui-même comme un autodidacte « rustaud » n'ayant pas terminé son cours classique, Grignon s'attaquait à la figure de l'intellectuel rat de bibliothèque,

talent et infiniment précieux d'écrire des ouvrages volumineux avec les pensées des autres. C'est un copiste et un compilateur de grand génie. »

Devoir intellectuel, la révolte constitutive est une critique généralisée contre les institutions politiques et culturelles

qui encadrent la société. Celles-ci sont alors accusées d'étouffer l'originalité des individus ainsi que la liberté de création. Frôlant l'anarchisme, la révolte constitu-

canadienne-française du temps. C'est également en anarcho-droitiste que Grignon pensait l'avènement de la modernité technique et matérielle

retrouvez un apôtre, un passionné, un esclave de l'individualisme. Je n'ai jamais su marcher en troupe. [...] Je n'aime pas la compagnie des oies. » Précisons que la liberté d'expression, que Grignon s'octroyait sans peine, était une notion fondamentale dans sa hiérarchie des valeurs. Toutefois, à ses yeux, la liberté ne s'acquerrait qu'au prix de gestes concrets, soit par la plume du pamphlétaire ou par la possession du sol par le paysan. Fidèle à son idée de ne pas à se poser en chef d'« école », Grignon affirmait dans ses *Pamphlets* de décembre 1937 : « Je n'ai rien du dictateur », puis il ajoutait d'emblée : « J'estime la liberté individuelle un bien trop précieux pour venir imposer mes doctrines et mes opinions. » En dépit de ses attaques verbales contre ses adversaires, Grignon mena un rude combat pour la liberté de chacun. C'est avec conviction qu'il écrivait, en février 1937, en réaction à la fermeture du journal *La Province* de Paul Guoin, chef de l'Action libérale nationale (ALN) : « On peut ne pas partager toutes ses opinions. [...] Mais parce que [...] je suis essentiellement un journaliste d'opposition, j'adore la presse individuelle et je suis prêt à défendre tout journal libre, même s'il ne pense pas comme moi [...] »

Du Moi au-dessus de tout jaillirait l'aristocratie. D'emblée, l'aristocratie est un traditionalisme. L'anarcho-droitiste cultive la nostalgie du passé, nostalgie qui se réfère généralement à un ordre collectif révolu. Chez Grignon, le passé symbolisait un univers idéalisé : « Un passé que je place au-dessus de tout », avait-il coutume de dire. À cet effet, il indiquait en décembre 1937 : « Le passé! Mais c'est toute ma vie, à moi. [...] Ce passé-là, c'est ma seule ligne de conduite. » Grignon, à l'instar des anarcho-droitistes français, dont Bloy et Daudet, fut également fasciné par la monarchie absolue française, formulant en octobre 1938 : « Je garde une horreur des dictatures. Je ne goûte pas beaucoup non plus les régimes démocratiques. [...] J'eusse souhaité vivre à



Mur du grenier de Claude-Henri Grignon sur lequel trônaient de nombreuses photographies, dont celles d'Olivar Asselin, polémiste et journaliste nationaliste, de son père, le docteur Wilfrid Grignon, et de Charles Maurras, chef du mouvement d'Action française. (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

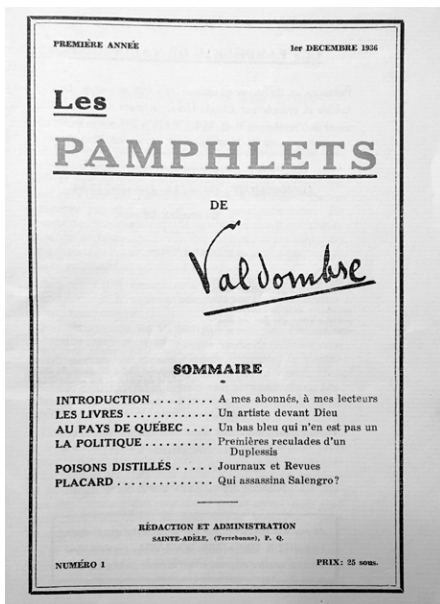
tive s'attaque aussi à toutes les formes de vie habituelles, telles que les excès de la modernité et de la société de consommation. La révolte constitutive est vivement ressentie sous la plume de Grignon. S'élevant contre l'uniformisation de la classe intellectuelle québécoise, il remarquait en octobre 1937 : « Ici, au pays de Québec, où les bacheliers sont fabriqués en série [...], il paraît inutile de fonder un journalisme personnel [...] et palpitant d'idées originales. N'espérez rien. C'est le cliché, la rhétorique apprise par cœur [et] les lieux communs. »

Nous recensons également dans le roman *Un homme et son péché*, que Grignon rédigea au plus creux de la crise, alors qu'il était lui-même aux prises avec de sérieux problèmes financiers, le ton de la révolte anarcho-droitiste dirigé contre l'argent-Dieu et l'argent-roi. Authentique pamphlet contre l'argent, *Un homme et son péché* se révèle être l'une des critiques les plus intenses de l'argent qui se trouve dans la littérature

comme une déchéance sociale, s'opposant, du coup, à la modernisation des techniques agricoles de même qu'aux politiques d'électrification rurale. Tel un châtiment divin, les Canadiens français devaient payer, estimait-il, pour leur engouement pour les inventions modernes, déclarant en juillet 1939 : « On a placé le modernisme au-dessus de tout, au-dessus du passé et de l'ordre. Le modernisme a inventé de "magnifiques" engins de guerre qui détruiront le modernisme. [...] Les plaisirs du sang se lavent dans le sang [...]. Dieu est juste. »

Repère intellectuel et psychologique, le Moi au-dessus de tout est un individualisme excessif. Le « Je » authentique se trouve au cœur même de la littérature des anarcho-droitistes. Pour Grignon, « un auteur [...] se transporte et se traduit dans son œuvre. Il n'écrit que pour parler de soi [...]. C'est l'expression de son "moi" [...] ». Individualiste dans l'âme, Grignon écrivait en octobre 1938 : « Vous me

l'époque des laborieuses monarchies françaises, celle d'un Louis XI, d'un François 1^{er}, par exemple. » Nous interprétons cela comme un fantasme utopique, un anarchisme monarchique bercé par le désir de reconstituer les fondements d'une société mythique.



Le numéro 1 des *Pamphlets de Valdombre*, brochures mensuelles rédigées par Claude-Henri Grignon de 1936 à 1943 et dans lesquelles il signait des critiques littéraires et des chroniques politiques.

Anti-égalitaire, l'anarcho-droitiste pense que le peuple est majoritairement insuffisant. Ce dernier ne prêche pas pour autant l'instauration d'une élite de classe ou d'intérêts particuliers, mais bien la création d'une méritocratie de l'intelligence constituée « d'hommes supérieurs », selon la formule de Grignon. C'est avec mépris qu'il écrivait en 1928 dans *Le secret de Lindbergh* : « La société est aveugle, hésitante, blasée, passive, peureuse. » Même son de cloche au lendemain du discours de l'abbé Lionel Groulx au Deuxième Congrès de la langue française au Canada, en juillet 1937, où Grignon commentait sur un ton pessimiste : « Le Canadien français sera toujours plus friand des petites vues, des modes américaines, de la musique de jazz, de journaux illustrés et cochons et d'engueulades politiques plutôt que de lecture d'ouvrages sérieux et ins-

tructifs. » Néanmoins, selon Grignon, la société canadienne-française, aussi exécrationnelle soit-elle, pouvait générer des « hommes supérieurs », jaloux de leur liberté et de leur « Moi » intérieur. Cet idéal est présent chez quelques personnages de Grignon, notamment le draveur Alexis Labranche ou encore l'aviateur Charles Lindbergh.

Finalement, la chasse à l'absolu est un idéal excessif dans lequel l'anarcho-droitiste investit tous ses efforts. La quête de l'absolu revêt deux composantes dans la pensée de Grignon : un absolu catholique et un absolu paysan. À ce titre, Grignon déclarait en décembre 1936 dans l'Introduction de ses *Pamphlets* : « Il n'y a qu'une façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté : c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française. J'ajoute que notre salut politique réside tout entier dans notre foi et dans la pratique de la religion catholique. »

Cela nous amène à parler de l'absolu paysan. Grignon contemplait en effet la terre comme la solution miracle aux maux engendrés par la crise. Penseur d'absolu, le pamphlétaire souhaitait que tous les Canadiens français puissent retourner à la terre, précisant sa pensée en août 1938 : « Remarquez que s'il n'en dépendait que de ma volonté je souhaiterais voir tous les Canadiens français paysans, pas autre chose. Vous direz que je suis absolu. Je suis un absolu. Puis après? » Considérée comme l'élément fondamental de la survivance des Canadiens français, la terre régularisait l'ordre social, l'épargne, et comme mentionné précédemment, concédait la liberté à son possesseur : « Le monde organisé sort de la terre; le monde organisé sort de la paysannerie, affirmait le pamphlétaire en mai 1937. [...] Le pain engendra l'épargne ou le grenier. Puis, ce fut le bien-être, l'indépendance, la liberté [...] »

Pour conclure, c'est pour mieux comprendre la pensée de Grignon que nous l'avons rattaché à une sensibilité intel-

lectuelle qui trouve son noyau d'origine en France, mais qui possède également une structure idéologique canadienne-française. Ainsi, nous avons montré que sa pensée correspondait aux grandes caractéristiques de l'anarcho-droitisme. En limitant notre exposé au pamphlétaire laurentien, nous avons cependant passé sous silence d'autres figures de proue de l'anarchisme de droite, en particulier Asselin, Fournier et Barbeau. Il serait intéressant, pensons-nous, de pouvoir un jour mettre en rapport l'œuvre écrite de Grignon avec celle d'autres anarcho-droitistes. Cette proposition vise pour l'essentiel à introduire la notion de l'anarcho-droitisme dans l'historiographie québécoise. De ce texte voué au discours idéologique de Grignon, tout spécialement durant les années 1930, nous espérons ouvrir sur un chantier encore plus considérable en histoire intellectuelle. Nous concluons ici sur un champ à défricher dans le domaine de l'histoire des idées.

Ghyslain Hotte est candidat au doctorat à l'Université d'Ottawa.

Pour en savoir plus :

Sources primaires :

Claude-Henri Grignon. *Un homme et son péché*. Outremont, Stanké, 2002. 236 p.

Claude-Henri Grignon. « À mes abonnés, à mes lecteurs ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 1 (décembre 1936), p. 3-4.

Claude-Henri Grignon. « Un beau congrès ou le bilan de nos misères ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 8, (juillet 1937), p. 312-313.

Claude-Henri Grignon. « L'homme n'aime plus la terre ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 6, (mai 1937), p. 246.

Sources secondaires :

François Richard. *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 1988. 241 p.

Pierre Trépanier. « Victor Barbeau, anarchiste de droite ». *Les Cahiers des Dix*, n° 59 (2005), p. 55-87.